

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 3

Artikel: Lo relodzo à coucou
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198582>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le *Bon ton*, présentèrent aux yeux étonnés, mais toujours charmés de leurs abonnées; des silhouettes de femmes minces, fluettes, élancées, emprisonnées dans des robes moulant si exactement les formes que le *schoking* anglais venait sur les lèvres, mais était bien vite réprimé chez les jeunes personnes se sachant bien faites.

Les manches, à l'avenant du reste, serraient si fort le bras, qu'elles pianistes en furent gênées dans leurs grands mouvements sur le clavier.

C'est à cet inconvénient qu'il faut attribuer le revirement soudain de la mode qui se mit à imposer les énormes manches dites à *gigot*, en 1830, à *batton*, lors de leur réapparition, et qui firent du buste féminin un parfait triangle, accusé surtout quand il surmontait une bicyclette.

La manche ballon fut en faveur à peine deux années, après quoi on vit des manches raisonnables plus ou moins ornementées vers l'épaule, ouvertes ou fermées au poignet.

Les dernières années du siècle sont signalées par une variété infinie dans la forme des chapeaux, une vraie débauche de garnitures de robes où la fantaisie s'unit à l'incroyable; puis par de certaines excentricités dans les vêtements de sport; ainsi la culotte bouffante et le plastron masculin des dames de la pédale.

Aujourd'hui, la robe *façon tailleur* rachète un peu les excentricités de la fantaisie par la noblesse de sa coupe, la sobriété de sa garniture; c'est comme un grain de sagesse aimable au milieu de l'affolement du caprice suscité par les produits de l'industrie qui encombrèrent les magasins.

Que sera la mode dans le siècle qui commence et auquel nous attendons tant de choses extraordinaires?

On ne peut guère en préjuger, attendu que la mode est fille de la fantaisie ou de certaines actualités. Cependant il demeure que, dans ce domaine, on peut s'attendre à toutes les surprises, même à voir renaître le passé, car le grand sage de la Bible a dit:

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». Et: « Ce qui a été sera ». M^{me} DESCHAMPS.

L'argent.

La livraison de janvier de la *Bibliothèque universelle* publie un article très intéressant de M. Henry Aubert, intitulé: *L'esprit nouveau*. Nous empruntons à ce travail les lignes suivantes, qui nous ont frappé par les dures mais réelles vérités qu'elles expriment:

« Ce qui caractérise avant tout la présente époque, c'est un amour vaniteux de l'argent et un exagéré besoin de jouir.

Autrefois, on évaluait le mérite d'un homme d'après l'ancienneté ou l'illustration de sa famille. On était bien ou mal né, selon qu'on avait de la race ou qu'on n'en avait pas. Les vertus ancestrales vous étaient comptées comme un héritage naturel: vous viviez sur la bonne réputation de vos pères.

De nos jours, on vaut quelque chose quand on est riche; — on ne vaut rien, ou pas grand-chose — quand on est gueux.

On accorde aux détenteurs du numéraire tous les droits, on leur pardonne tous les torts. Ils ont, du fait de la possession, les supériorités que la noblesse conférait autrefois gratuitement à ses privilégiés.

En Amérique, on taxe un homme en disant: « Il vaut tant et tant de millions ». C'est le triomphe insolent du métal, c'est l'insulte de la matière à l'esprit. Selon qu'on est plus ou moins riche, on se rapproche ou l'on s'évite; on s'estime ou l'on se dédaigne. Le proverbe: « Pauvreté n'est pas vice et la richesse ne rend pas heureux » est devenu: « Richesse n'est pas vice, et pauvreté ne rend pas heureux ».

L'argent abat les plus solides barrières, il est plus fort que les vieux préjugés. C'est l'armature qui soutient tout notre édifice social, c'est le grand nerf de la vie moderne.

« Il marie les filles des grands charcutiers américains à des princes de la vieille Europe; il met dans un même salon des archevêques et des banquiers israélites. Il tient lieu, à ceux qui le possèdent, de blason, de culture et de vertu. Il fait taire les scrupules, il étouffe les scandales, il achète le silence, il paie les plaisirs et les vices. »

La vache et le ramier.

(Imité de La Fontaine.)

Jean-Philippe Morex, des Ormonts-dessous, n'était pas de bonne ce jour-là. Ecoutez-voilà, franchement, il y avait de quoi être gringe.

Jean-Philippe Morex s'en revenait de la foire d'Aigle, où il avait mené sa plus belle vache, tachetée rouge, qu'il avait compté vendre un bon prix.

Hélas! la foire avait été maigre. Peu d'acheteurs sur le champ de foire, et Jean-Philippe avait mieux aimé ramener sa vache en haut à la Comballez que de la laisser mépriser.

Il était donc reparti, tirant derrière lui sa vache. La pauvre Pindzon ne demandait pas mieux que de retrouver son étable et son pâturage, mais en attendant, elle avançait tout à la douce sur la route poudreuse.

C'est qu'il faisait une terrible rumeur tout le long des Grands-Rochers. Le soleil vous rabattait droit sur la tête et Jean-Philippe, lui-même, avait besoin pour se donner du courage de penser à la bonne goulée de vin bien frais qu'il allait boire tout à l'heure à la pinte de Vuargny.

Après avoir assez maronné en dedans après la Pindzon qui n'en pouvait mais, le soleil, qui ne s'en souciait guère, et les marchands qui ne s'en portaient pas plus mal, Jean-Philippe se mit à rêver.

C'était un peu son habitude, quand il voyagait. Pour raccourcir le chemin, il se mettait à imaginer les choses les plus invraisemblables, et pendant ce temps, il avançait sans s'en apercevoir.

— Tout de même, se disait-il, si on pouvait pourtant voler:

Le bon Dieu ne nous a pas fait des ailes, eh bien, il paraît que c'était pas son idée; mais ces savants qui font à chaque instant de nouvelles inventions, je vous demande un peu si ils auraient pas pu en inventer, ou au moins une machine quelconque qu'on puisse naviguer dans les airs, pas seulement les gens, mais aussi le bétail.

Dites-moi si ça serait pas bien plus commode que leur télégraphe, leur téléphone et toute cette maunétia qui fait rien que de vous encouler. Aïe, c'est ça qui irait bien! On n'aurait qu'à s'attacher cette machine aux épaules; on monterait sur le toit pour se donner la balance et hardi, via. Depuis ici, d'une bonne emmodée, on irait bien jusqu'au Sépey; on boirait un verre chez Jomini aux Alpes, et puis après, on serait vite rendu à la maison.

Regardez-voilà ces nuages qui tracent là-haut; si je pouvais seulement pider comme eux, moi et ma vache.

Et Jean-Philippe levait le nez pour suivre avec intérêt les grands nuages blancs qui filaient du côté des Diablerets.

Tout-à-coup un ramier s'échappa du bois et s'enfuit à tire-d'aile. Jean-Philippe ne l'avait pas vu, mais il s'aperçut quand même de son passage. L'oiseau avait laissé tomber sur son nez ce qu'un de ses congénères avait autrefois laissé choir sur l'œil de Tobie.

Jean-Philippe, brusquement réveillé de sa méditation, sortit son grand mouchoir rouge et jaune et, grâce à une friction énergique, fit bientôt disparaître tout souvenir du malencontreux ramier.

— Tout de même, se dit-il, quand il eut fini,

il vaut encore mieux que les vaches ne volent pas. Y ne ferait rien bon se trouver dessous.

Pierre d'ANTAN.

Lo relodzo à coucou.

Se dein stu mondo ia dâi gaillâ à quoui lo bon Dieu aussè bailli prâo niaffe, gros dè toupet et on boutafrou dè la metsance, y'ein a prâo assebin que n'ont pas reçu atant et que sont tadiés et pèsants dza ein vegneint ào monde; cliâio pourro coo ne sâvont pas que l'âi fèrè, n'est-te pas? kâ n'est pas bailli à tsacon d'avâi la cabosse à Bismarque àobin à n'on conseiller fédérât dza quand on est onco pè lo bri: d'ailleu, tsacon ne s'est pas fé!

Heureux sont les pauvres en esprit, dese la Biblia, car le royaume des cièux est pour ceux qui leur ressemblent! L'est 'na parabole qu'ein vâo bin on autra.

Ne faut don pas fèrè dâi farces, eimbètâ et tsantâ dâi gandoises à cliâio pourro compagnons que sont dinse, pace que cein est mau fé et bin soveint on porrâi s'ein repeintre. Coumeint lo Marque à la Judit stâo dzo passâ.

Lo Marque avâi don tsi jî du on part dè senannés on pourro gaillâ qu'on l'âi desâi Gougan, on n'espèce dè demi tot fou, coumeint on dit, qu'étâi pliaici pè la coumouna que payivè cinquanta centimes per dzo ào Marque po sa pedance. N'étâi pas 'na peinchon dè rentier, coumeint vo vâidès, mà lo pourro coo, se l'avâi boum'estoma, avâi onco bones brès et bou-nès piautès et l'aidhivè lo Marque pè l'étrabillio, tserdzivè et tserrottâvè son fémè, l'âi tsapliâvè son bou et autrès fotemasséri; l'âi espargnivè don on ovrà.

Lo Marque avâi dein son pailo ion dè cliâio relodze à coucou, et d'â premi que l'eût tsi lî cé peinchénèro dè la coumouna, cé relodzo intrigâvè lo gaillâ, kâ l'étâi lo premi iadzo que l'ein vèyâi ion dinse, assebin quand fiasai lè z'hàorès et que lo coucou aovressâi cliâi petita portetta qu'est tot amont dâo cadran, ein faiseint ou l'ou! lo lulu demandâvè adé ein vouaiteint lo relodzo, quoui dâo diablivo tsantâvè dinse.

Adon lo Marque, po sè fottèrè dè li, l'âi desâi adé que l'étâi 'na ratta que s'étâi fourrâvè dein lo relodzo!

— Ah! l'est 'na ratta! desâi adon lo pourro Gougan, l'est 'na crouia bitè que porrâi bin allâ après noutra granna, la faut tiâ!

Et ti lè iadzo que lo Marque étâi pè lo pailo et que lo relodze fiasai l'étâi dinse.

— Veillè-tè, Gougan! vouaïque la ratta que va tsantâ!

— La faut tiâ! la faut tiâ! fasâi adé lo lulu.

Mâ lo Marque ne sè démaufiâvè dè rein; adon on dzo que lo maitrè étâi défrou et que sa fenna étâi z'ua portâ à medzi âi caïons, mon Gougan sè peinsâ dè profitâ dè tiâ cliâi tsanra dè ratta, tandi que y'avâi nion pè lo pailo.

Assebin ie va à l'hotò trèrè on écot à n'on fascet dè bou su lo foyi, grimpè su 'na chaula d'écotè lo relodzo et coumeint midzo allâvè astout fiairè, sè branquè avoué son chaton po éterti la bite.

Din! ou! ou! — din! ou! ou! mà à l'avi que l'allâvè tsantâ po lo troisièmo iadzo, vouaïque mon Gougan que tè fot on coup dè chaton dâo diablivo su lo relodze, qu'est venu avau avoué lè mà et tot lo commerce; lo lulu quand ve cein preind poaire, tseque du su la chaula et lo vouaïque lè quatre fers ein l'air pè dessus lo relodze, et avoué cein va sè crèvâ la tita contrè la gardaroba.

La fenna ào Marque que reintrâvè avoué sa mètra, va vaire quin détèrin et quinna chetta l'âi avâi pè lo pailo, tràovè lo gaillâ tot einsagnolâ et lo relodze tot écliaffâ perquie bas.

— Mâ! mà! mon pourro Gougan, qu'as-tou fé?

L'autro l'ai fe adon :
— Noulra maitra, y'è tià la ratta!

Les gâtés de la « Feuille d'Avis ».

Sous ce titre, un de nos abonnés de Lausanne nous écrit :

On lit dans la *Feuille d'avis* du 11 décembre 1900, le récit suivant :

On vient de découvrir à Beauvais (France) un double assassinat commis dans une propriété de la rue de la Couture, n° 6, sur M^{me} veuve Jouvenelle, rentière, âgée de 21 ans.

Et plus loin :

M^{me} Jouvenelle était une ancienne marchande de coutellerie, retirée des affaires depuis une vingtaine d'années. Elle laisse un fils, marchand de parapluies, à Paris :

Si l'arithmétique est juste, la brave dame a dû se retirer des affaires à l'âge de *un an*!! Parole d'honneur, il n'y a plus d'enfants!!

Et ce fils, marchand de parapluies à Paris, quel âge a-t-il ?

Il faut bien chicaner un peu nos aimables confrères de la *Feuille d'avis* ; ils ne nous en voudront pas et trouveront d'ailleurs l'occasion de nous le rendre ; car il n'est pas un journal qui ne nous fournisse de temps en temps quelque échantillon de prose semblable.

C'était le jour de l'an. Un pasteur fut troublé dans sa prédication par les conversations et les rires de quelques jeunes gens qui se resentaient encore des gâtés de la veille.

Le pasteur s'arrêta court et, se tournant vers les perturbateurs, il leur dit :

« Je crains toujours de censurer ceux qui se comportent mal dans une église. Une fois, dans les commencements de mon ministère, je commis une grande erreur. Un jeune homme assis devant moi, riait, causait, grimaçait ; je lui administra une sévère réprimande ; mais à la fin du service, je fus blâmé à mon tour, et l'on m'apprit qu'il était idiot. Depuis, j'ai toujours peur de reprendre ceux qui se conduisent mal dans un culte public, craignant de me tromper et de m'adresser à quelque idiot. L'ordre régna pendant le reste du service

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante, adressée à son père, en 1840, par le pasteur de Vaulion. Cette pièce est réellement très intéressante :

« En apprenant qu'un courrier à char allait remplacer notre pauvre vieux messager à pied, qui, depuis trente-trois ans, fait la course d'Orbe à Vaulion et retour, je me suis demandé ce qu'allait devenir ce vieillard, qui, pour gagner sa vie et élever une famille très nombreuse, s'est astreint pendant si longtemps au métier le plus pénible qu'on puisse imaginer.

« Mon inquiétude pour le sort du pauvre Martin s'est calmée lorsque je me suis dit que les hommes auxquels l'administration des postes est confiée sauront faire ce qui est juste pour récompenser de si longs et de si constants services.

« Un petit calcul me montre que Martin a fait, au service de l'Etat, quatre cent quinze millions huit cent mille pas, ou bien cinquante-neuf mille quatre cents lieues, c'est-à-dire un chemin égal à environ sept fois le tour de la terre. S'il eût marché toujours sur une même ligne droite, il faudrait sept jours et sept nuits à un boulet de canon pour parcourir cette même ligne, et si maintenant Martin était au bout de cette longue ligne quand le chef de l'administration des postes lui crierait : « Repose-toi, vieux serviteur, tu as gagné ta pension de retraite, on vient de te l'accorder », il faudrait

(puisque le son parcourt 170 loises environ par seconde) 174 heures 42 minutes 21 ¹/₇, de seconde pour que ces consolantes paroles puissent parvenir à ses oreilles ». H. C., pasteur.

Livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: L'esprit nouveau. Menus propos d'un pessimiste, par Henry Aubert. — Les cosaques chez le négus, par Michel Delfines. — Irène Andéol. Roman, par T. Combe. — Quatre consolations aux auteurs, par Paul Stapfer. — Les trusts aux Etats-Unis, par George Nestler-Tricoche. — En Engadine. Nouvelle, par V. Gautier. — Au commencement du vingtième siècle, par Ed. Tallichet. Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, suisse, scientifique et politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Tasses au madère. — Travaillez quatre jaunes d'œufs avec 200 grammes de sucre pilé. Faites chauffer un demi-litre de vin de Madère, avec une gousse de vanille ; ajoutez un peu d'eau et les œufs ; battez sans laisser bouillir. Servez très chaud dans de petites tasses.

Mot de l'énigme du 12 janvier : *Boule de neige.* — Ont deviné : MM. Jules Mermoud, Granges ; Lavanchy, Col-des-Roches ; Cercle républicain, Bayards ; P. J., Châtillens. — La prime est échue à ce dernier.

Enigme.

En peu de mots, voici les traits
Auxquels on peut me reconnaître :
J'aime à parler, j'aime à paraître ;
J'aime à prôner ce que je fais ;
J'aime à grossir ce que je sais ;
J'aime à juger, j'aime à promettre ;
J'annonce les plus beaux secrets :
Je n'en ai qu'un et celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.

Boutades.

C'était lors de la dernière épidémie de variole.

Une dame très jolie, très coquette et amoureuse de sa personne, à l'excès, ne se fait vacciner qu'après de nombreuses hésitations.

— Voyons, madame, c'est si peu de chose... Piquera-je au bras ?

— Oh ! non, docteur. Et le décolletage, vous n'y pensez pas.

— A la jambe, alors ?

— Impossible ! En été, avec mon costume de cycliste, je porte des chaussettes.

— Au pied ?

— Hou ! ... Je suis chatouilleuse.

— Alors, chère madame, je ne vois plus que... mais il faudra rester deux ou trois jours sans vous asseoir.

Un grand seigneur, déjà vieux, était habillé par son valet de chambre, qui lui disait, tout en lui passant ses vêtements :

— Comme monsieur le marquis est frais de visage et à l'œil vif ! Comme il est bien fait de sa personne ! Toutes les femmes raffolent de lui !...

El le marquis, pinçant l'oreille du domestique d'un geste familier :

— Coquin ! lui disait-il, je sais bien que tu n'en penses pas un mot de ce que tu dis ; mais continue, ça me fait plaisir tout de même.

Au café.
Un consommateur, avant de se retirer, au garçon Calino :

— Je viens de laisser tomber une pièce de 50 centimes ; si vous la retrouvez, vous pourrez la garder.

Calino remercie ; puis, pris de scrupule ;

— Mais, monsieur, si je ne la retrouve pas, qu'est-ce qu'il faudra que j'en fasse !

Un charcutier adressant à la municipalité d'une petite ville du canton une requête pour l'agrandissement de l'abattoir des porcs, terminait ainsi :

« Oui, messieurs, quand on tue seulement deux ou trois cochons, nous sommes tous les uns sur les autres ».

Il y a quelques années, le *Messager des Alpes* annonçait que le drapeau blanc avait été hissé sur la Tour carrée du Château d'Aigle ; c'était là le signe qu'il n'y avait plus aucun détenu dans les prisons du district. Il ajoutait que le concierge pouvait prendre à l'aise ses vacances de vendanges, et qu'il n'avait point l'air de se plaindre de l'abandon de ses pensionnaires. On racontait alors à ce propos qu'un des pré-décédés du dit concierge, dans une circonstance pareille, n'en avait pas pris aussi gaiement son parti : *L'est onna vergogno, disail-il, de vairé coumeint lo mondo sé conduit ; ie né pequa nion.*

(C'est une honte de voir comment le monde se conduit à présent. Je n'ai plus personne).

Une jeune fille des environs d'Yverdon, fraîchement arrivée à Paris, vient d'écrire à ses parents sa première lettre en l'affranchissant avec un timbre suisse de 10 centimes.

— Monsieur, voulez-vous me dire où est la poste ? dit-elle à son maître.

— Mais, ma pauvre fille, répond ce dernier, vous ne pouvez pas envoyer votre lettre ainsi, les timbres suisses n'ont pas cours ici.

— Eh ! mon té ! Et moi qui en ai fait une puissante provision, parce qu'on m'a dit qu'à Paris ils coûtent 25 centimes.

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la dernière liste	Fr. 414 —
M. Constant Tarin	» 2 —
M. G.-A. Bridel	» 5 —
Total	Fr. 421 —

THÉÂTRE. — Les deux représentations de la semaine avaient attiré de nombreux spectateurs ; celle de jeudi, particulièrement. On jouait *Françillon*, de Dumas fils : tout s'explique. Nos artistes ont été très bons, très consciencieux surtout. Il n'est encore rien de tel pour réussir, que cette dernière qualité, en dépit de la large part qu'avaient faite au cabotinage, au clinquant, les idées fin de siècle. Espérons que le siècle nouveau nous ramènera, sans trop tarder, à une conception plus sage des choses. — Demain, dimanche, un grand drame en 8 tableaux : **La Porteuse de pain**, par X. de Montépain et J. Dornay.

Récitals Scheler. — Après Rostand et Sarah Bernhardt, après Sully Prudhomme et Louis Ratisbonne, voici, pour mardi 22 courant, *Eugène Manuel et la poésie populaire*. Le nombre des auditeurs va croissant à chaque séance. — Bilets à la librairie Tarin et à l'entrée.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur Vicomte de SAINT-ANDRI, à Alexandrie (Egypte), écrit : « Pour la reconstitution du sang chez les personnes améiées j'ai toujours obtenu les résultats escomptés avec les **Pilules hémato-gènes du docteur Vindevozel**. Je considère ce remède comme étant le plus efficace dans toutes les formes d'anémie ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

REGISTRES

de toutes réglures et de tous formats.

REGISTRES SUR COMMANDE

EXÉCUTION PROMPTE ET TRÈS SOIGNÉE

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.